

Léo Ferré :

le héraut du drapeau noir



Léo Ferré : le mélancolique poète. (Photo Marouani/Syigma.)

Il y a trois ans disparaissait Léo Ferré, anarchiste mort un 14 juillet. Le journaliste Robert Belleret lui consacre aujourd'hui une épaisse biographie, fervente et documentée, qui s'avère le meilleur ouvrage écrit sur ce très singulier chanteur. Le mélancolique poète d'*Avec le temps*, le messenger de Rimbaud et Aragon, le déclamateur grandiloquent de strophes obscures, le héraut du drapeau noir, l'amoureux de Beethoven : Belleret s'attarde sur chaque incarnation de Léo Ferré – cela fait plus de 700 pages.

Pour l'essentiel, il se fonde sur les documents les plus sûrs : les textes de Ferré, son roman autobiographique *Benoît Misère*, ses recueils de poèmes, d'éparses confessions en prose, quelques

entretiens avec lui et surtout ses chansons. Car Léo (on ne dit pas « Georges » pour Brassens, ni « Serge » pour Gainsbourg, mais la postérité appelle Ferré par son prénom) tissait ses textes d'allusions et de références à sa vie, quand celle-ci ne devenait pas par larges tranches matière à chansons, plus ou moins facilement « décodables » pour le profane.

PAR
BERTRAND
DICALÉ

Ferré, enfant de Monaco aux premières années sans drame, n'a choisi la chanson qu'à l'âge de trente ans, au sortir de la guerre. Ainsi, on goûtera les paradoxes – parmi d'autres – de le savoir diplômé de Sciences po ou de le voir, sous-lieutenant dans une armée en déroute, exiger de ses tirailleurs algériens qu'ils marchent au pas pendant la débâcle. Ses débuts, ce sont les cabarets qui paient mal, les tournées miteuses, les chansons refusées par les vedettes, un lent chemin de rebuffades, de lents progrès et de bouffées de gloire. Ainsi, qui se souvient que le prince Rainier fait représenter à l'Opéra de Monte-Carlo l'oratorio écrit par Ferré sur *La Chanson du mal-aimé* d'Apollinaire ainsi que sa *Symphonie interrompue* – Léo en habit, triomphant sous les ors.

A ses côtés, Madeleine, son amour fou. Elle est son inspiratrice, son metteur en scène, son éclairagiste. Ce personnage central reste souvent muet dans les biographies de Léo Ferré. Belle-ret utilise abondamment *Mémoires d'un magnétophone*, le livre de souvenirs de Madeleine Ferré, tiré à quelques dizaines d'exemplaires seulement, confession passionnante et bouleversante.

Ferré a quarante-quatre ans, en 1960, quand lui vient son premier succès populaire, *Jolie Môme*. C'est aussi le premier fruit d'une longue collaboration avec Eddie Barclay, assombrie dès l'année suivante par la mise

au pilon d'un album que le magnat du disque refuse de distribuer – trop de soufre, d'insolence, de politique. Ferré, le chanteur lettré, s'en prend aussi à une société dont il n'aime guère le confort et les certitudes. Mais, sans indulgence, Belleret dénie à Léo un titre qu'il aimait bien brandir : « Ferré sera sans doute toujours méconnu, critiqué, calomnié, caricaturé ou censuré. Mais il ne sera plus jamais vraiment « maudit » ni même mal-aimé. » Car il est désormais reconnu

d'autres singes encore. Pépée règne sur leur château du XIII^e siècle, Perdrigal. Quittant le Lot seulement pour les studios d'enregistrement et les tournées, Léo Ferré s'enferme pendant cinq ans dans ce qu'il appellera plus tard « une misère de tendresse ».

Pépée, qui lui inspire quelques-unes de ses chansons les plus émerveillées, est une compagne infernale. Elle détruit les gouttières, ravage la maison, « taquine » les visiteurs, exige tou-

drigal, trouve Pépée et Zaza achevées d'une balle dans la tête, l'arche de Noé dispersée. Sur ce divorce tragique, une époque se clot. Les grandes saisons de gloire commencent.

Le 10 mai, alors que Paris est en pleine agitation estudiantine, Léo chante à la Mutualité, pour le gala du *Monde Libertaire*. Après le concert, des jeunes gens veulent l'entraîner à la manifestation, mais il préfère dîner à Montmartre avec ses vieux amis de la Fédération anarchiste.

Léo (la postérité appelle Ferré par son prénom) tissait ses textes d'allusions et de références à sa vie, quand elle ne devenait pas par larges tranches, matière à chansons.

comme un des meilleurs auteurs-compositeurs-interprètes français. Il chante Verlaine et Rimbaud, qu'il révèle à des milliers de jeunes qui n'en avaient pas compris les beautés dans le Lagarde & Michard, choque avec *Franco La Muerte*, *Les Rupins* ou *Ni Dieu ni maître*, émeute avec *Ça t'va*, flaire le vent de l'époque avec *T'es rock coco...*

Un soir, sur un coup de tête, Léo et Madeleine adoptent Pépée, femelle chimpanzé d'un an et demi. Elle sera dès lors « leur fille ». Ils partent vivre dans le Lot, où ils rassemblent chiens, moutons, ânes, chèvres, chats,

jours plus d'amour. A mesure qu'elle devient de plus en plus envahissante, les relations de Léo et Madeleine empirent. L'épouse des jours difficiles et des premiers succès devient dépressive, se perd dans un dévouement d'esclave pour Pépée, Léo et toutes les bêtes de Perdrigal.

Le dénouement ne peut qu'être baroque et tragique, le pire drame de la vie du chanteur, sur lequel Belleret livre maints détails inédits : Pépée qui se blesse, le chimpanzé Zaza gravement malade, la fugue de Ferré, Madeleine qui s'effondre. Le 8 avril 1968, le chanteur revient à Per-

C'est en sortant de table qu'il apprend que le Quartier latin a basculé dans la nuit des barricades. Car Ferré, qui déteste le bourgeois, ne supporte pas plus l'idée d'embrigadement. Pendant la guerre d'Algérie, il a refusé de signer l'Appel des 121 pour n'être pas le 122^e. Lorsqu'une jeunesse veut en faire son porte-parole, il ne cesse d'expliquer que, lorsqu'il chante, c'est sa voix seule qui parle.

Mais *Les Anarchistes*, *Paris je ne t'aime plus*, *La Révolution*, *Comme une fille*, toutes ses chansons « politiques » lui attirent un public turbulent. Cer-

tains l'acclament, d'autres lui crachent dessus, animés des mêmes idées. On chante *Ni Dieu ni maître* en chœur, on l'injurie parce qu'il gagne de l'argent. Pendant les années de l'après-Mai, ses concerts sont souvent le théâtre d'incidents. A Toulouse, quelques dizaines de jeunes gens perturbent son tour de chant. « C'était qui ces mecs ?, demande-t-il. – Des anars », lui répond-on. Et Ferré lâche : « C'est bien beau l'anarchie, mais ça a des limites. »

Ce ne sont pas ses seules provocations qui lui valent le succès : *C'est extra* est le tube de l'été 1969, son plus grand succès commercial. L'année suivante vient *Avec le temps*. Une nouvelle génération encore est séduite avec l'album *Amour-Anarchie Ferré 70*. En 1975, lorsqu'il devient chef d'orchestre pour diriger l'Orchestre Pasdeloup dans Beethoven, Ravel et... Léo Ferré, il remplit vingt-cinq soirs le Palais des Congrès. Fidélité des publics, les « anars » et leurs parents ensemble.

Heureux avec la discrète Marie-Christine, devenu père de famille pour la première fois à cin-

quante-quatre ans, il vit en Toscane, toujours entre deux enregistrements, deux tournées. « *Le jour où l'on ne m'entendra plus chanter, c'est que je serai mort* », dit-il. Et il continue. En 1983, il donne même trois concerts dans la même journée.

Les dernières années, tout le monde constate l'épuisement de sa plus belle veine : Belleret détaille d'ailleurs longuement les « emprunts » que Léo Ferré fait à ses anciens textes pour boucler ses albums. Mais il fait partout salle comble, même s'il dédaigne les plus prestigieuses scènes parisiennes. Il invente un rite, belle idée de cabotin et instant terriblement triste : après *Avec le temps*, il quitte la scène et le public reste silencieux, n'applaudit pas.

Jusqu'en cela unique et différent de tous, il signale sa propre mort, annonce le vide qu'il laissera. D'un beau geste, il souligne la fin d'une vie d'artiste.

LÉO FERRÉ, UNE VIE D'ARTISTE

PAR ROBERT BELLERET

Actes Sud-Leméac, 180 F.